

GRANDE TEINTURERIE

Teintures, Nettoyage et apprêts par la vapeur
SPECIALITE DE NETTOYAGE A SEC

JACQUEMIN-HOVASSE

MAISONS A NANCY

4, rue des Quatre-Eglises
Angle des rues Saint-Georges et du Pont-Mouja, 1
en face l'Eglise St-Epvre

Succursales:
LUNEVILLE
PONT-A-MOUSSE
TOUL (chez M^{me} Dussart)
BACCARAT

SAINT-DIE (Vosges)
MIRECOURT
COMMERCY (Meuse)
LIGNY

Usine modèle: au Pont-d'Essey, route de Malzéville.

Au Fashionable

4, rue Gambetta, 4
NANCY

2, Rue des Clercs, Metz

Complets sur mesure depuis 69 fr. 50

MAISONS RECOMMANDÉES

A NANCY

HOTELS

Hotel Américain, 3, place Saint-Jean.

RESTAURANTS

Au Petit Vatel, 33, rue des Dominicains.

CAFÉS

Café du Point-Central, 36, rue Saint-Dizier.

Bar automatique, 4, rue des Dominicains.

LA LUMIÈRE

DE L'AVENIR

La Compagnie d'éclairage d'Acétylène de l'Est se charge de toutes les installations d'éclairage des villes, usines, maisons particulières, commerçantes, villas, châteaux.

La Compagnie d'Acétylène de l'Est possède des appareils producteurs brevetés, qui n'offrent aucun danger, sont d'un maniement simple et facile, et donnent une lumière parfaite et sans rival. On peut, avec le gaz Acétylène, se servir de réchauds comme avec le gaz ordinaire.

Fournitures de Devis pour Installations

Adresser les commandes à l'usine de la Compagnie, au Pont-Fleury, à Maxéville-Nancy.

Vente de Carburé de Calcium

Voulez-vous de l'argent ? ?

Apportez vos reconnaissances du Mont-de-Piété, 33, rue Saint-Georges, Nancy, 10 0/0 plus cher que partout ailleurs. Achat de soldes et de marchandises de toutes sortes. Se rend à domicile dans tous les départements. Vente, achat et échange de Bicyclettes en tous genres, Fusils de chasse, etc.

DRAGÉES, BOITES POUR BAPTÊME

Société de Confection Moderne

NANCY, 44, rue Stanislas, 44, NANCY

GRAND ASSORTIMENT DE BONBONS SURFINS

Prix exceptionnels défiant toute concurrence

ALLEZ VOIR LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

parues en Ornaments pour ROBES ET MANTEAUX

A NANCY-MODERNE

Grande Maison de Passenagerie.

Soleries, Velours, Fourrures, Dentelles, Rubans, Broderies, Mercerie, Galons, Tresses et Soutaches

A. JACQUES

15, rue de la Faïencerie (près le Point-Central et la pl. du Marché)

Soleries et Velours unis et fantaisie Haute Nouveauté

Grand choix de Laizes fantaisies et chenillées pour empiècements

Le succès toujours croissant du rayon de Fourrures dû au grand choix, à la modicité des prix et à la garantie de la marchandise livrée, a engagé cette maison à donner à ce rayon une nouvelle extension.

Grand choix de Fourrures en bandes et confectionnées, Cois et Collets

Prix exceptionnels marqués en chiffres connus

VOIR AUX ÉTALAGES

Cette maison est reconnue la mieux assortie, dans son genre, de toute la région. Elle se recommande particulièrement à la clientèle qui recherche le bon goût dans la garniture et veut éviter la banalité forcée des articles des maisons n'ayant pas sa spécialité.

BOULANGERS

Boulangerie Française, 32, rue Saint-Jean.
Familiarité viennoise, procédés perfectionnés.

BIJOUTIERS

Au Lingot-d'Or, 4-3, rue Saint-Jean.

TAILLEURS

Au Fashionable, 4, rue Gambetta. Draperies françaises et anglaises. Coupe irréprochable. Façon soignée.

Vogetin, angle de la rue Saint-Jean et de la rue de la Visitation.

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS

Gillet-Lafond, angle des rues Stanislas et d'Amerval.

ETRENNES 1900

A travers la Lorraine

Par E. BABEL

beau vol. in-8 orné de 120 grav. Couverture en couleurs.

Prix net, 5 fr.; franco poste, 6 fr.

S'adresser au bur. du journal.

A NOS ABONNÉS

qui renouvelleront leur abonnement pour 1900, nous offrons gratuitement un abonnement d'un an au superbe journal La Broderie Française.

Cet organe, tiré en 2 couleurs, paraît deux fois par mois et traite de tous les travaux de mains: Crochet, broderie, tapisserie, lingerie, etc., et en donne les explications claires et précises.

Nous ajoutons qu'il peut aussi être mis entre toutes les mains car il ne contient que la partie technique.

Joindre 2 francs pour les frais de bande, de port et d'emballage.

Le gérant: E. MAIRET.

Nancy. — Imprimerie coopérative de l'Est, 51, rue Saint-Dizier.

USINE A GAZ DE NANCY

SIÈGE SOCIAL: Rue de l'Île-de-Corse, 6 | MAGASIN: Rue Saint-Jean, 3

INSTALLATIONS EN LOCATION

La Société a l'honneur d'informer les habitants demeurant sur le parcours de ses canalisations que, moyennant le prix du tarif ci-dessous elle fournit en location des installations complètes pour l'éclairage et le chauffage par le gaz, et à n'importe quel étage, à toute personne pouvant régulièrement contracter un abonnement de trois ans au moins.

TARIF DES PRIX MENSUELS DE LOCATION

1 appareil d'éclairage ou de chauffage	3 appareils	1125
1 appareil	4 appareils	1150
2 appareils	5 appareils	1175

Une installation louée comprend: 1° Le tuyau de branchement sur la conduite principale dépassant pas 8 mètres de longueur sur la voie publique; 2° Le compteur et ses accessoires; 3° Le tuyautage intérieur n'excédant pas 30 mètres de longueur; 4° Un à cinq appareils d'éclairage ou de chauffage conformes aux types déposés dans les magasins de la société.

BELLE JARDINIÈRE

50 et 52, rue St-Dizier — NANCY — Angle de la place du Marché

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Nouvel An

VENTE SPÉCIALE DE VÊTEMENTS CÉRÉMONIE

Habits, Redingotes, Smokings
Complets habillés tout faits et sur mesure

BEAUX PARDESSUS édradon noir, doublés chaudement
COUPE & FAÇON IRRÉPROCHABLES

FABRIQUE DE COURONNES MORTUAIRES

Ancienne Maison S. RAILLIARD

GIROT AÎNÉ, SEUL SUCCESSIONNAIRE

NANCY, 25, rue Saint-Dizier

SPECIALITÉ pour SOUSCRIPTIONS, SOCIÉTÉS, SOLENNITÉS, etc.

MAISON DE CONFIANCE

Grande réduction de prix sur tous les Articles

OMBRELLES, ENCAS, PARAPLUIES

Cannes, Sticks, Cravaches

RECOUVRAGES PIÈCES DE COMMANDE

NANCY-ÉLÉGAN

A. RAFFY, 16, rue St-Georges, NANCY

GRAVATES — FAUX-COLS — BRETÈLLES — MOUCHOIRS
GANTERIE EN TOUS GENRES

COMPTOIR GÉNÉRAL DES SOLDÉS

16, rue des Ponts, 16

A l'occasion des fêtes de la Noël et du Nouvel An

GRAND RABAIS

sur toutes les Marchandises restant en magasin

GRAND ASSORTIMENT DE

Confections pour Hommes, Dames, Jeunes Gens et Enfants

Grand choix de Lingerie et Liège de tables pour Etrences

Chaussures, Carpettes, Tapis de tables, Descentes de lits, Fourrures, Tissus et Toiles

Il sera fait un Grand Rabais pour les œuvres de bienfaisance

ENTRÉE LIBRE — 16, rue des Ponts, 16 — ENTRÉE LIBRE

QU'EST-CE QU'UN BAIN DOUCHE ?

Ce n'est ni un bain, ni une douche, c'est de l'eau chaude (33°), tombant d'une pomme d'arrosoir en pluie bienfaisante.

Ces baignoires dont le prix est de 0.30 (servolette et savon compris) sont installées Salle Cazalat, 1^{er} pavillon des

BAINS MARCEAU

Rue de la Commanderie, 56
Rue du Faub. Saint-Jean, 57

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE L'EST

NANCY — 51, rue Saint-Dizier — NANCY

IMPRESSIONS COMMERCIALES & ADMINISTRATIVES

EN TOUS GENRES

Lettres de Naissance, Mariage et Décès — Cartes d'Adresse — Cartes de Visite

Circulaires — Prix-courants — Tarifs

En-têtes de lettres — Factures — Mandats — Memorandum — Enveloppes — Registres

Thèses — Brochures — Journaux — Publications périodiques

Spécialité de travaux pour Sociétés de secours mutuels et autres

AFFICHES EN TOUS GENRES

Exécution rapide et soignée des travaux

LE PROGRÈS DE L'EST

adresse ses meilleurs souhaits à tous ses lecteurs.

NANCY-CHANSONS

DIX-NEUF-CENT & NANCY

I.

« Salut! C'est moi. Je viens de naître,
« Hier, à minuit. C'est tout récent.
« Vous apprendrez à me connaître...
« Qui je suis? Je suis Dix-Neuf-Cent.
« On a prédit mes destinées:
« Je grandirai; je serai fort.
« J'ai quatre-vingt-dix-neuf années
« A dépenser avant ma mort.
« Dieu m'a promis des belles choses.
« Il paraît que je suis choisi
« Pour faire écouter, toutes roses,
« Les heures du Siècle à Nancy!

II.

« Vous, Madame, Mademoiselle,
« Vous ferez que, comme toujours,
« Le chef-lieu de Meurthe-et-Moselle
« Reste le chef-lieu des Amours.
« Belles, douces (et pas volages),
« Dispensatrices du bonheur,
« Vous voudrez, dans tous les ménages,
« Faire régner la paix du cœur.

III.

« Pour vous, chers Enfants, je souhaite
« Des jouets — des livres aussi;
« Mais, avant tout, santé parfaite.
« Quand vous pleurez, pleurez Nancy.
« Chantez, riez, faites gambades.
« (Ah! seulement... n'arrachez point
« Les fleurs que, dans les promenades,
« Plante Monsieur Royé, l'adjoint).
« Vous! les Hommes! vivez en frères.
« Plus d'injures dans les journaux.
« Chez Gaucheron, plus de colères,
« Ni d'orages électoraux.
« Du Bien, du Beau, soyez apôtres,
« Et, lassés des charivaris,
« Aimez-vous donc les uns les autres...
« Et même... soyez bons maris!

Dix-Neuf-Cent entra dans la Ville.
Gentil Dix-Neuf-Cent, guillerot,
Il inaugura le Troïley
De Nancy jusqu'à Malzéville!
31 décembre 1899.

Jean de la Craffe.

Le Nouvel An

Si l'année qui vient de finir s'est terminée par une plus battante, ce qui a empêché nombre de nos concitoyens de sortir, la nouvelle année par contre a été saluée par un soleil radieux. Le beau temps, qui s'est continué jusqu'au soir, a fait que, malgré l'absence de réceptions officielles, la ville n'en a pas moins présenté beaucoup d'animation.

Les magasins, qui avaient été pour la plupart éclairés le soir, ne retenaient guère la foule affairée, se rendant à ses devoirs, et sauf les confiseries, qui, depuis la veille étaient prises d'assaut, le commerce, à part celui des cafés, a été à peu près nul.

Si, dans quelques classes de la société, on a applaudi à la suppression — pour cette année du moins — des réceptions officielles, dans le commerce, par contre, on a vivement commenté cette mesure.

Les réceptions sont, en effet, pour le commerce local un coup de main. Qui n'a besoin, pour tenir honorablement sa place dans un cortège, d'un pardessus, d'un chapeau, d'une cravate, gants, etc.? Sans réception on se contente du mieux que l'on a acheté.

La suppression des réceptions a produit, nous dit-on, un de bien informé, une perte sèche de plus de 20,000 fr. dans le commerce local. Ce chiffre est à considérer et vaut bien que pour un instant on consente à subir le long de l'échiquier.

Malgré cette absence de réceptions officielles, il y a eu néanmoins quelques réceptions officielles et à partir de neuf heures du matin, alors que les nombreuses sociétés de musique locales réintégraient après avoir donné quantité d'aubades avant le jour à leurs présidents et membres honoraires, on rencontrait pas mal d'habitants noirs et de claqueurs par les rues de la ville.

Tout s'est passé avec calme, le 31 décembre, et les messes de minuit célébrées sans apparat dans les églises, n'ont donné lieu à aucun incident.

Lundi, par contre, la soirée a été fertile en événements de toutes sortes.

L'EST RÉPUBLICAIN

A SES LECTEURS

1^{er} janvier 1900.

POUR LA PREMIÈRE FOIS

(cette année)

LE XX^e SIÈCLE

La controverse persiste sur cette question parfaitement oiseuse, mais, vous le verrez: elle sera résolue dans le sens désiré par le théâtre Guillaume II et la frivolité, l'amour du nouveau sont si grands de par ce monde déjà las de se dire « fin de siècle » qu'en dépit d'une règle évidente, nous nous trouverons, bon gré mal gré, être entrés aujourd'hui dans le XX^e siècle.

D'ailleurs, le Conseil fédéral allemand, marchant du même pas que l'empereur, a décidé qu'il en irait ainsi. Et pour obéir à cette prescription officielle, on a allumé hier même des feux de joie par toute la Germanie.

L'ordre était formel. Les Lorrains annexés durent s'y conformer dévotement: hier soir des feux brûlèrent sur les places publiques de Metz.

Place de France, places Saint-Vincent, de la Préfecture, de la Comédie, d'Armes, Sainte-Croix, Saint-Louis, des Charrons, Mazelle, Saint-Thiébaud, Saint-Martin, Empereur Guillaume (Serpenoise), sur les champs de manœuvres et dans la plaine du ban Saint-Martin.

On a affirmé non moins que le pape aurait prononcé *urbi et orbi* la fin du XIX^e siècle pour le 31 décembre 1899.

Encore une affaire où la Vérité — la Vérité vraie — serait battue! Que faire contre Guillaume II et Léon XIII?

Ces deux motifs de Dieu, le pape et l'empereur, comme chantait Victor-Hugo.

IE Au Fashionable
 4, rue Gambetta, 4
NANCY
 2, Rue des Clercs, Metz
 Complots sur mesure depuis 69 fr. 50

Voulez-vous de l'argent ??
 rtez vos reconnaissances du Mont-de-Piété, 33, rue Saint-Geor-
 Nancy, 10 0/0 plus cher que partout ailleurs. Achat de soldes et de
 ndises de toutes sortes. Se rend à domicile dans tous les départements.
 achat et échange de **Bicyclettes** en tous genres, Fusils de chasse, etc.

BRAGÉES, BOITES POUR BAPTÊME
 Société de Confitiserie Moderne
 NANCY, 44, rue Stanislas, 44, NANCY
AND ASSORTIMENT DE BONBONS SURFINS
 Prix exceptionnels défiant toute concurrence

ALLEZ VOIR
LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS
 parues en Ornaments pour
ROBES ET MANTEAUX
A NANCY-MODERNE
 Grande Maison de Passementerie,
 lies, Velours, Fourrures, Dentelles, Rubans, Broderies, Mercerie,
 Galons, Tresses et Soutaches

A. JACQUES
 rue de la Faïencerie (près le Point-Central et la pl. du Marché)
 Soieries et Velours unis et fantaisie Haute Nouveauté
 nd choix de Laizes fantaisies et chenillées
 pour empiècements
 succès toujours croissant du rayon de Fourrures dû au grand choix,
 modicité des prix et à la garantie de la marchandise livrée, a
 é cette maison à donner à ce rayon une nouvelle extension.
 grand choix de Fourrures en bandes et confectionnées, Cois et Collets
 exceptionnels marqués en chiffres connus
VOIR AUX ÉTALAGES
 de maison est reconnue la mieux assortie, dans son genre, de toute
 ion. Elle se recommande particulièrement à la clientèle qui recher-
 le bon goût dans la garniture et veut éviter la banalité forcée des
 es des maisons n'ayant pas sa spécialité.

EST-CE QU'UN BAIN DOUCHE ?
 est ni un bain, ni une douche, c'est de l'eau chaude (33°), tombant
 d'une pomme d'arrosoir en pluie bienfaisante,
 dont le prix est de 0.30 (serviette et savon compris) sont installés
 lle Cazalet, 1^{er} pavillon des
NS MARCEAU Rue de la Commanderie, 56
 Rue du Faub. Saint-Jean, 57

MAISONS RECOMMANDÉES
A NANCY
HOTELS

Hôtel Américain, 3, place Saint-Jean.

RESTAURANTS
 Au Petit Vatel, 33, rue des Dominicains.

CAFÉS
 Café du Point-Central, 36, rue Saint-Dizier.

Bar automatique, 4, rue des Dominicains.

BOULANGERS
 Boulangerie Française, 32, rue Saint-Jean.
 Panification vien-
 noise, procédés perfectionnés.

BIJOUTIERS
 Au Lingot-d'Or, 1-3, rue Saint-Jean.

TAILLEURS
 Au Fashionable, 4, rue Gambetta. Drape-
 ries françaises et anglaises.
 Coupe irréprochable. Façon soignée.

Vogelin, angle de la rue Saint-Jean et de la rue
 de la Visitation.

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS
 Gillet-Lafond, angle des rues Stanislas et
 d'Amerval.

*** ETRENNES 1900 ***
A travers la Lorraine
 * Par E. BADEL *
 1 beau vol. in-8 orné de 120 grav.
 Couverture en couleurs
 Prix net, 5 fr.; franco poste, 6 fr.
 S'adresser au bur. du journal.

A NOS ABONNÉES
 qui renouvelleront leur abonnement
 pour 1900, nous offrons gratuitement
 un abonnement d'un an au superbe
 journal **La Broderie Française**.
 Cet organe, tiré en 2 couleurs, paraît
 deux fois par mois et traite de tous les
 travaux de mains : Crochet, broderie,
 tapisserie, lingerie, etc., et en donne
 les explications claires et précises.
 Nous ajoutons qu'il peut aussi être
 mis entre toutes les mains car il ne
 contient que la partie technique.
 Joindre 2 francs pour les frais de
 bande, de port et d'encheminage.

Le gérant : E. MAIRET.
 Nancy. Imprimerie coopérative de l'Est,
 51, rue Saint-Dizier.

*Progrès de l'Est
 1^{er} janvier*

LE PROGRÈS DE L'EST
 adresse ses meilleurs
 à tous ses lecteurs.

NANCY-CHANSONS
DIX-NEUF-CENT & NANCY

I.
 « Salut ! C'est moi. Je viens de naître,
 « Hier, à minuit. C'est tout récent.
 « Vous apprendrez à me connaître...
 « Qui je suis ? Je suis Dix-Neuf-Cent.
 « On a prédit mes destinées :
 « Je grandirai ; je serai fort.
 « J'ai quatre-vingt-dix-neuf années
 « A dépenser avant ma mort.
 « Dieu m'a promis des belles choses.
 « Il paraît que je suis choisi
 « Pour faire écouter, toutes roses,
 « Les heures du Siècle à Nancy !

II.
 « Vous, Madame, Mademoiselle,
 « Vous ferez que, comme toujours,
 « Le chef-lieu de Meurthe-et-Moselle
 « Reste le chef-lieu des Amours.
 « Belles, douces (et pas volages),
 « Dispensatrices du bonheur,
 « Vous voudrez, dans tous les ménages,
 « Faire régner la paix du cœur.

III.
 « Pour vous, chers Enfants, je souhaite
 « Des jouets — des livres aussi ;
 « Mais, avant tout, santé parfaite.
 « Quand vous pleurez, pleure Nancy.
 « Chantez, riez, faites gambades.
 « (Ah ! seulement... n'arrachez point
 « Les fleurs que, dans les promenades,
 « Planta Monsieur Royé, l'adjoint).

IV.
 « Vous ! les Hommes ! vivez en frères.
 « Plus d'injures dans les journaux.
 « Chez Gauchenot, plus de colères,
 « Ni d'orages électoraux.
 « Du Bien, du Beau, soyez apôtres,
 « Et, lassés des charivaris,
 « Aimez-vous donc les uns les autres...
 « Et même... soyez bons maris ! »

Dix-Neuf-Cent entra dans la Ville.
 Gentil Dix-Neuf-Cent, guillerot,
 Il inaugura le Trolley
 De Nancy jusqu'à Malzeville !
 31 décembre 1899,
 Jean de la Craffe.

Le Nouvel An
 Si l'année qui vient de finir s'est terminée
 par une pluie battante, ce qui a empêché nom-
 bre de nos concitoyens de sortir, la nouvelle
 année par contre a été saluée par un soleil ra-
 dieux. Le beau temps, qui s'est continué jus-
 qu'au soir, a fait que, malgré l'absence de ré-
 ceptions officielles, la ville n'en a pas moins
 présenté beaucoup d'animation.
 Les magasins, qui avaient été pour la plu-
 part éclairés le soir, ne retenaient guère la
 foule affairée, se rendant à ses devoirs, et sauf
 les confiseries, qui, depuis la veille étaient pri-
 ses d'assaut, le commerce, à part celui des
 cafetiers, a été à peu près nul.

Si, dans quelques classes de la société, on a
 applaudi à la suppression — pour cette année
 du moins — des réceptions officielles, dans le
 commerce, par contre, on a vivement commen-
 té cette mesure.
 Les réceptions sont, en effet, pour le com-
 merce local un coup de vente. Qui n'a besoin,
 pour tenir honorablement sa place dans un
 cortège, d'un pardessus, d'un chapeau, d'une
 cravate, gants, etc. ? Sans réception on se con-
 tente du vieux bon et l'on n'achète rien.
 La suppression des réceptions a produit,
 nous disait quelqu'un de bien informé, une
 perte sèche de plus de 20,000 fr. dans le com-
 merce local. Ce chiffre est à considérer et vaut
 bien que pour un instant on consente à subir
 le joug de l'étiquette.
 Malgré cette absence de réceptions officiel-
 les, il y a eu néanmoins quelques réceptions
 officieuses et à partir de neuf heures du ma-
 tin, alors que les nombreuses sociétés de mu-
 sique locales réintégraient après avoir donné
 quantité d'aubades avant le jour à leurs
 présidents et membres honoraires, on rencon-
 trait pas mal d'habitants noirs et de claques de
 par les rues de la ville.
 Tout s'est passé avec calme, le 31 décembre,
 et les messes de minuit célébrées sans apparat
 dans les églises, n'ont donné lieu à aucun inci-
 dent.
 Lundi, par contre, la soirée a été fertile en
 événements de toutes sortes.

L'EST RÉPUBLICAIN
 A SES LECTEURS
 1^{er} janvier 1900.

POUR LA PREMIÈRE FOIS
 (cette année)
LE XX^e SIÈCLE

La controverse persiste sur cette question
 parfaitement oiseuse, mais, vous le verrez : elle
 sera résolue dans le sens désiré par le théâtral
 Guillaume II et la frivolité, l'amour du nou-
 veau sont si grands de par ce monde déjà las
 de se dire « fin de siècle » qu'en dépit d'une
 règle évidente, nous nous trouverons, bon gré
 mal gré, être entrés aujourd'hui dans le
 xx^e siècle.
 D'ailleurs, le Conseil fédéral allemand, mar-
 chant du même pas que l'empereur, a décidé
 qu'il en irait ainsi. Et pour obéir à cette pres-
 cription officielle, on a allumé hier même
 des feux de joie par toute la Germanie.
 L'ordre était formel. Les Lorrains annexés
 durent s'y conformer dévotement : hier soir des
 feux brillèrent sur les places publiques de
 Metz :
 Place de France, places Saint-Vincent, de
 la Préfecture, de la Comédie, d'Armes, Sainte-
 Croix, Saint-Louis, des Charrons, Mazelle,
 Saint-Thiébaud, Saint-Martin, Empereur Guil-
 laume (Serpenoise), sur les champs de ma-
 nouèuvres et dans la plaine du ban Saint-Mar-
 tin.
 On a affirmé non moins que le pape aurait
 prononcé *urbi et orbi* la fin du xx^e siècle pour
 le 31 décembre 1899.
 Encore une affaire où la Vérité — la Vé-
 rité vraie — serait battue ! Que faire contre
 Guillaume II et Léon XIII ?
 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur,
 comme chantait Victor-Hugo.

*Et républicain
 1^{er} janvier*

Mais Victor Hugo lui-même est de leur côté. Le grand poète — qui naquit en février 1802 — nous a donné en ces termes son opinion en parlant de sa naissance, à Besançon :

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte.

Par conséquent si, en février 1802, le siècle avait deux ans, c'est qu'il avait commencé le 1^{er} janvier 1800. M. de Hérédia est aussi de cet avis. Quand il salua si magnifiquement le tzar Nicolas, dans son voyage à Paris, il dit, parlant du pont Alexandre-III et de l'Exposition prochaine :

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui, Paris, en un transport universel de joie, Ouvrira fièrement la triomphale voie...

L'aube du siècle à venir! C'est donc que, d'après M. de Hérédia, l'année 1900 commence le xx^e siècle.

Ne nous en laissons pas imposer, toutefois, par ces hautes et nombreuses autorités.

La question est moins compliquée qu'il ne paraît, et pour y répondre victorieusement, il suffit — nous croyons l'avoir déjà fait — de se demander de combien d'unités se compose la dizaine, de neuf ou de dix? Et la centaine, comprend-elle 99 unités au lieu de 100? S'il est clair pour tout le monde qu'une dizaine se compose de 10 unités et non pas de 9, et une centaine de 100 unités et non pas de 99, il faudra bien décider, par voie de conséquence, qu'un siècle comprend 100 années et que par suite 1900 est la dernière année du xix^e siècle et non point la première du xx^e.

Donc le Conseil fédéral, Léon XIII, Victor Hugo, etc., ont tort. Ce n'est point douteux pour le Conseil fédéral, qui paraît s'être engagé, un peu à la légère, dans un débat où sa compétence peut être très contestée. Quant au pape, distinguons! On a voulu lui faire dire sur ce point ce qu'il n'a pas dit. Au contraire il a fait proclamer que le siècle commencerait en 1901.

Le jubilé commencé cette nuit à Rome clot le siècle et n'en ouvre pas un nouveau. Le Conseil fédéral allemand est ainsi le seul à s'être imprudemment prononcé.

Si futile que paraisse la question, elle a cependant son intérêt, car si le Conseil fédéral persiste dans son opinion, voilà un nouvel élément de désaccord introduit dans les calculs internationaux, où une simplification notable devait être apportée à bref délai, disait-on.

En effet, le gouvernement russe serait à la veille d'abandonner le calendrier julien, pour adopter le calendrier grégorien.

Hélas, le monde est divers, et toutes les tentatives d'unification sont vaines. Quand un accord se produit sur un point, un désaccord se produit sur un autre...

Cet article était écrit, lorsque nous avons reçu celui-ci de M. Emile Hinzelin, en sa qualité de poète, plaide pour que le xix^e siècle doive commencer immédiatement :

L'année de grâce 1900

Il y a la minute de grâce, celle que l'on demande au bourreau : « Encore une petite minute, Monsieur le bourreau! » Il y a le quart d'heure de grâce, celui que l'on demande à l'ami qui invite à déjeuner. Voici maintenant l'année de grâce. On la demande au Temps, chaque fois qu'un siècle va finir.

C'est chose dite : tout calcul fait, on ne veut entrer dans le siècle nouveau que l'année prochaine!

Mais, à côté des hésitants et des contemptifs, qui s'attardent au siècle passé, il y a les impatients qui veulent goûter tout de suite à la source de jours fraîchement ouverte.

De là, des discussions interminables et véritaiblement séculaires!

Quand vous voyez des hommes discuter avec feu, agiter les bras, remuer les doigts, tracer des bâtons sur des morceaux de pa-

pier, remuer des jetons, des épingles ou des haricots, n'hésitez pas : vous avez devant vous des mathématiciens amateurs, occupés à régler aux siècles leur compte.

Comme dans tous les débats qui s'éternissent, les mêmes phrases reviennent avec une obsédante obstination :

— Il faut cent ans pour faire un siècle, donc le siècle nouveau commence en 101.

— Non, certes : réfléchissez un peu! Quand êtes-vous entré dans votre vingtième année? Au moment exact où finissait la dix-neuvième. Donc, au moment où finit la quatre-vingt-dix-neuvième année, un siècle nouveau va commencer.

Et les bâtons de se multiplier, et les jetons de s'entasser, et les haricots de rouler.

Qu'est-ce à dire? Le jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, deviendrait-il le jeu fin de siècle par excellence?

Inutile d'ajouter que la discussion s'aggrave toujours en se prolongeant, et que l'on surprend des lambeaux de phrases tels que ceux-ci : « Je ne comprends pas que vous, si intelligent, vous puissiez soutenir une thèse pareille ». Ou bien : « Ah! vraiment, vous êtes extraordinaire aujourd'hui... Raisonnablez donc un peu, je vous en supplie! »

Phraséologie de gens du monde, que les gens du peuple, pour faire court, condenseraient en trois jolis petits mots : « Mais, bougre d'âne!... N'allons pas plus avant! »

Tout le débat vient de ceci : il n'y a pas eu d'année 0. Le compte des années a commencé à l'année 1.

Si nous possédions une lettre-missive du premier janvier de la première année de l'ère chrétienne, nous y lirions, en tête, la date suivante : 1^{er} janvier 1.

Un poète qui serait né, le 1^{er} janvier 1, écrirait, dans son autobiographie : « Ce siècle avait un an ». Il aurait tort. Il devrait écrire : « Ce siècle n'avait point d'an ». Mais on reconnaîtra sans peine qu'une telle formule sentirait le paradoxe. Les poètes sont pleins d'indulgence pour les communes manières de parler. Aussi, notre Victor Hugo, né en 1802, a-t-il dit : « Ce siècle avait deux ans ».

Si vous voulez voir le problème bien posé et bien figuré, sinon bien résolu, tirez votre montre.

Supposez qu'il y ait sur le cadran le chiffre I au lieu du chiffre XII. Parcourez le cadran tout entier, en comptant. Vous aurez II au lieu de I, VII au lieu de VI, XII au lieu de XI, — et il restera, entre la dernière division XI et l'endroit dont vous êtes parti, un espace vide qui pourra donner lieu à un litige. Tel est le litige du siècle. Et voilà justement pourquoi nous resterons muets désormais sur ce point.

Aussi bien, le xix^e siècle a bien mérité de l'humanité. S'il ne veut pas mourir encore, s'il demande une petite minute à M. le bourreau, rien de plus légitime, rien de plus touchant.

Ce siècle a eu sa beauté délicieuse, son éblouissante et féconde grandeur. Il a fait concevoir à l'humanité les plus magnifiques espérances. Peut-être toutes ces merveilles ont-elles été payées un peu cher : les espérances surtout! La fatigue et même le dégoût sont la rançon de l'amour le plus passionné. Mais ce xix^e siècle est un grand siècle et un grand siècle français! Laissons-lui l'année de grâce.

Emile HINZELIN.

La nuit du nouvel an

Toute la soirée et, on peut le dire, toute la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, ont été joyeusement fêtées à Nancy. Les cafés et brasseries sont restés au large ouverts, tandis que les églises se sont remplies de fidèles venant assister à la messe de minuit extraordinaire, à cheval sur deux années et inaugurant l'année sainte du Jubilé, qui doit clôturer le siècle dix-neuf.

Au matin du jour, 1^{er} janvier 1900, sous un ciel noir piqué de pâles étoiles, c'est par les

rués, qu'après de buée chaude, un bruissement de gens matineux, des cris de bandes joyeuses, des sonneries de clairons et de fanfares bruyantes qui, dès trois heures du matin, vont donner des aubades à tous les coins de la cité.

C'est le nouvel an, le jour des vœux et du bonheur fugace des heures brèves. A qui l'an neuf.

Le 1^{er} Janvier

Après la pluie le beau temps! Le 31 décembre la tempête n'a cessé de faire rage, et jusqu'à une heure du matin il a plu à verse. Le 1^{er} janvier a apporté avec lui le beau temps : on se serait cru au mois de mars. Aussi l'animation a-t-elle été grande dans les rues! Dès la première heure, les sociétés de musique sont allées donner des aubades à leurs présidents. Plus tard c'a été la foule des mendicants et des enfants miséreux qui parcourent les rues en exprimant aux passants des souhaits intéressés.

Ajoutons que les églises où se sont célébrées des messes de minuit, à la Cathédrale et à Saint-Nicolas notamment, étaient remplies d'une nombreuse assistance. On ne signale aucun trouble ni aucun incident désagréable.

EN 1900

Devons-nous saluer aujourd'hui l'aurore du nouveau siècle? Assistons-nous, au contraire, aux dernières lueurs crépusculaires du siècle à son déclin?

Cette question, fort discutée en certains milieux, peut remplacer dans les salons les banalités d'usage sur la pluie et le beau temps, encore bien qu'il suffise de quelques instants de réflexion pour se convaincre de la simplicité de la réponse.

Un siècle se compose de 100 ans et non de 99 ans : le premier siècle a donc nécessairement compté, pour être parfait, l'année 100, et le n^e siècle n'a commencé que le 1^{er} janvier 101. Par suite, dix-neuf siècles se composant de dix-neuf fois cent ans, le xix^e siècle ne prend fin qu'à l'expiration de la 1900^e année, c'est-à-dire le 31 décembre 1900.

Le 1^{er} janvier 1900 commence, par conséquent, la dernière année du dix-neuvième et non la première année du vingtième siècle.

Peu importe, d'ailleurs! Commencement ou fin de siècle, c'est toujours une nouvelle année qui commence!

C'est le nouvel an, avec sa provision de ces 365 jours mystérieux, dont l'apparition incite l'âme à une rêverie mélancolique, et qui vont se dérouler avec leurs alternatives de plaisirs et de peines!

C'est le nouvel an ramenant avec lui l'échange des vœux d'usage entre parents et amis.

Nos souhaits les meilleurs vont trouver aujourd'hui nos collaborateurs, nos fidèles lecteurs et abonnés, et c'est de tout cœur que nous les leur adressons.

Bonne année, bonne sante pour eux, et pour toutes les personnes qui leur sont chères! Daigne la Providence étendre sur eux sa main protectrice, afin de leur épargner la

douleur physique ou morale, afin de les aider à franchir sans trop d'encombre les nombreuses fondrières qui marquent le chemin de la vie.

Bonne année aussi au *Journal de la Meurthe et des Vosges!* Bonne année à cette vaillante feuille!

Seul organe quotidien de la défense sociale et de la conservation religieuse en Lorraine, le *Journal de la Meurthe* est prêt à combattre le bon combat en 1900 avec plus d'énergie que jamais. Il luttera toujours sans peur ni faiblesse pour la vérité, pour la justice, pour la liberté.

Puisse-t-il trouver auprès de chacun de ses lecteurs un ami dévoué qui s'efforce de le propager, d'étendre sa sphère d'action, de lui recruter des abonnés toujours plus nombreux, et qui veuille surtout devenir son correspondant en lui adressant tous les renseignements et nouvelles utiles!

Bientôt, il sera procédé au renouvellement des conseils municipaux : qu'on nous tienne donc au courant des intrigues multiples que les juifs et les francs-maçons s'efforceront de nouer pour faire échec aux candidatures des bons citoyens!

De cette façon, l'année pourra être bonne pour le journal et pour la grande cause qu'il défend; elle sera profitable en même temps à nos amis coanus et inconnus.

Faut-il insister, et devons-nous nous demander ce que la présente année sera pour la France?

L'année 1900 s'annonce, hélas! sous de lugubres auspices.

Docile aux injonctions de la franc-maçonnerie, le Gouvernement veut détruire la liberté de l'enseignement et les congrégations religieuses vouées à l'éducation de la jeunesse et à l'assistance des pauvres. La majorité républicaine entend mener à bonne fin la lutte qu'elle a commencée et entretenue depuis vingt ans contre l'Eglise, contre ses représentants, contre ses œuvres. C'est la Synagogue, c'est le Grand-Orient qui président maintenant à la marche de la République.

En même temps, la poussée socialiste s'accroît chaque jour davantage. Tandis qu'ils traitent les catholiques en parias, ils donnent liberté complète aux sans-patrie!

La Révolution sociale déploie son drapeau et organise son état-major; des projets de loi émanés de l'initiative parlementaire proposent de confisquer au profit de l'Etat et de la commune les usines où les grèves auront forcé les patrons à suspendre le travail.

De son côté, le Gouvernement, par une nouvelle loi sur les syndicats, édicte des peines contre les patrons qui auront refusé d'embaucher ou renvoyé un ouvrier appartenant aux syndicats. Déjà, on peut prévoir le moment où l'industrie deviendra impossible en France.

Il ne se passe plus de semaines sans que de nouvelles grèves, suscitées et encouragées par les meneurs

et selon républicain

Montpellier

Voilà fin alléluia au Verso X

En républicain
3 janvier

Le 1^{er} janvier à Nancy (suite)

La matinée du jour de l'an a été ensoleillée et d'une douceur de printemps.

L'après-midi a été moins belle; la soirée fut pluvieuse.

L'animation a été extraordinaire dans les rues et dans les établissements publics.

A notre Salle de dépêches, les dix graphophones Lioret avaient tant d'amateurs qu'on faisait queue, qu'on s'inscrivait à l'avance pour obtenir les tuyaux acoustiques d'un des appareils.

Un de nos concitoyens les plus distingués, qui n'habite pas Nancy pendant toute l'année, et qui n'est peut-être pas au courant de toutes les transformations qui s'opèrent graduellement dans les mœurs de notre jadis paisible cité, nous adresse une protestation humoristique contre le vacarme de la nuit du 1^{er} janvier.

« Est-ce une raison, — nous dit-il, — parce qu'on enterre une si triste année, pour qu'on empêche une cité de dormir? Certainement, cette nuit-là, seule la police municipale a fermé l'œil. »

Le fait est que durant toute la nuit un tapage infernal n'a cessé de se faire entendre dans les principaux quartiers, et que les gens paisibles ont maudit plus d'une fois cette singulière coutume qui consiste à troubler le sommeil d'autrui pour lui prouver qu'une nouvelle année va commencer.

Il fut un temps où l'on se contentait de donner des aubades. Elles commençaient à cinq heures du matin, ce qui était déjà bien suffisant en une saison où le soleil ne se lève qu'à sept heures — quand il juge à propos de se lever. Nous citerons par exemple les aubades données par la musique des pompiers au temple ou notre excellente compagnie possédait une musique. L'audition n'avait rien de positivement désagréable. Les personnes que l'on honrait ainsi trouvaient même que c'était très bien, ou du moins elles le disaient.

Mais il faut croire que l'heure de certaines aubades particulières a été avancée, car maintenant les cornets à pistons, les trombones, les contre-basses, gémissent ou ronflent avant trois heures — au grand dam des habitants, qui gémissent mais ne ronflent plus.

Concurremment, les noctambules qui aiment à déchirer l'année prolongent leurs stations dans les cafés bien au delà de minuit et se plaisent, en sortant, à déchirer aussi les tympans de leurs concitoyens par leurs chants, leurs cris et par les instruments dont ils ont eu l'abominable précaution de se munir, si bien que les noctambules enterrant l'année défunte finissent par sillonner les rues en même temps que les matineux qui viennent inaugurer l'année nouvelle.

Comme toujours les extrêmes se rencontrent, pis que cela, se croisent, s'entremêlent, rivalisent... Il en résulte une cacophonie qui va crescendo et qui atteint son maximum d'intensité juste au moment où le repos serait le plus agréable pour les personnes, — encore assez nombreuses, — qui ne jouent d'aucun instrument et qui n'ont pas l'habitude de tambouriner sur les devantures.

Notre honorable correspondant a raison. Une sourdine serait nécessaire. Mais s'en souviendra-t-on l'année prochaine?

Chroniquette nancéienne

Par la pluie...

Il pleut. En cette semaine d'étreintes, une petite pluie fine, accablante, agaçante, s'étend sur la rue des Dominicains, toute pleine d'une rumeur de foule. Et des saint-cyriens passent, au shako bleu orné de plumes tricolores, des soldats en permission, jetant la note claire de leurs épaulettes sur la grisaille des habits sombres.

Au coin de la rue Saint-Georges, c'est un ahurissement, un affolement, une invasion du tramway de Malzeville, de la vieille voiture aux tons pissieux et minables. Des mères élèvent leurs enfants de toute la longueur de leurs bras, de gros messieurs en gibus tempèrent, des employés de commerce rient d'un beau rire de jeunesse. Sur la plate-forme, le cocher petit sec et rageur se démène avec frénésie, ne parvenant point à tourner sa « manivelle » à cause de ces ventres « l'encaquant » de toutes parts.

Puis la voiture s'en va, en un cahotement pénible, dans la lueur verte de ses fanaux, au large trot de sa jument blanche.

Près le journal

Cimetière

4 Janvier

La Croix à Nancy
7 Janvier

Il pleut. Dans cette salle de restaurant des environs de Nancy transformée en salle de bal, des couples de jeunes gens dansent avec bonheur.

Et du vieux piano étique, éreinté, mais vaillant toujours, sortent des polkas, des mazurkas, des anciennes gavottes.

Du dehors viennent des gens humides, les parapluies « dégoulinent », la trace des pieds s'imprime sur le parquet.

Le patron, grand, sec, moustache en brosse, circule par les groupes et offre aux clients amis la tournée traditionnelle de nouvelle année.

La pluie fouette les vitres, les passants s'empêtrent dans la boue et c'est une chose très douce d'être ainsi à l'abri, bien tranquille, le corps et l'âme plongés en une paix béate.

Il pleut. Il est impossible de manœuvrer sur le cours Léopold et le tableau de service a fixé une théorie dans les chambres. Les soldats sont assis sur les couvertures grises des lits; la cour de la caserne est d'une grande tristesse, traversée de temps en temps par quelque cuisinier au calot bleu, au pantalon souillé de grosses taches.

Et le sergent rengagé enseigne, dans une somnolence, que le soldat ne peut écrire dans un journal sans l'autorisation du ministre de la guerre.

Les jardins de la rue Sainte-Catherine ont une verdure tendre. Le tambour en pied la contempra, rêveur, tout en ajustant sur sa caisse une « peau d'âne » toute neuve.

Il pleut. Et le soir, la Meurthe est sinistre en la largeur de ses eaux débordées. Les lumières de la rive s'y reflètent, y flamboyent avec une mystérieuse beauté. Et l'on rêve des scènes tragiques, de meurtres nocturnes — des hommes de police courant à perdre haleine alors que tombe toujours la petite pluie fine, accablante, agaçante.

LÉON PIREYRE.

Châlons-sur-Marne, 31 décembre.

Monsieur le rédacteur,

De passage à Nancy, où j'y ai des amis, j'ai visité les cimetières, et je fus très étonné que leur sûreté n'était confiée qu'à un conservateur assermenté et à quatre fossoyeurs, nombre plus que suffisant pour les besoins; aussi occupent-ils leur temps à la vente et à la réparation des monuments non réclamés, ainsi qu'à l'entretien et à la fourniture des fleurs, etc., pour l'entretien des tombes, ce qui porte préjudice aux négociants patentés, surtout que la remise, pour l'hiver, des couronnes que les familles veulent bien confier est à la occasion pour vanter telle ou telle marchandise ou marbrier, qui, pour ce fait, accorde sûrement une remise.

Cet état de choses n'existe pas dans d'autres villes; aussi je crois qu'il suffirait d'ouvrir les yeux à l'administration municipale, qui l'ignore et qui agirait en conséquence.

Le jour de l'an.

Le beau temps n'a pas favorisé le premier jour de l'année; la pluie, qui était tombée abondamment pendant la nuit, a continué pendant la journée tout entière.

Cette année les banales et ennuyeuses visites du 1^{er} janvier étaient supprimées, à la grande joie des budjetivores de tous grades et de toutes professions.

Pendant toute la journée de nombreux amis sont venus nous apporter leurs vœux les plus sincères de prospérité, en même temps que l'assurance de leur dévouement.

Dès l'aube, la fanfare l'Union nancéienne, qui dans plusieurs cérémonies de l'année dernière nous a prêté son généreux et précieux concours, venait réveiller le quartier Saint-Georges par une joyeuse aubade.

Malgré le mauvais temps les rues de Nancy sont restées animées jusqu'à une heure tardive.

J. L.

L'IMMEUBLE ET LA CONSTRUCTION

DANS L'EST

Nos Vœux

Bon An! A tous nos abonnés, à tous nos lecteurs, à tous nos collaborateurs.

A tous la santé avant tout, la leur et celle de leurs parents!

A tous l'union en famille; c'est là où ils trouvent le repos et la satisfaction du devoir accompli.

A tous, enfin, de bonnes affaires, de grands travaux, des entreprises fécondes en bénéfices et en honneur professionnel.

A tous donc: Bonne année, santé, union et prospérité pour 1900.



La statue du général Fabvier à Pont-à-Mousson

(Suite)

Sans aucune espèce de parti-pris, et simplement parce que c'était notre droit et notre devoir de publicistes lorrains, nous avons plusieurs fois parlé ici de la statue en projet du général Fabvier à Pont-à-Mousson, et nous avons dit hautement ce que, d'accord avec l'immense majorité des mussipontains, nous en pensions.

Nous avons dit et nous le répétons, que l'idée d'élever une statue au vaillant général Fabvier était digne d'être encouragée par toute la presse; nous avons dit et nous le répétons, que le Comité d'initiative était incomplet et avait mal présenté la question; nous avons dit et nous le répétons, que la question d'emplacement était désastreuse et que la campagne que nous avons soutenue dans la presse, ici et ailleurs, n'avait d'autre but que de venger la glorieuse mémoire de Duroc.

En présence du vote singulier du conseil municipal de Pont-à-Mousson, le Comité a cru devoir se dissoudre; il a eu tort. Aujourd'hui, le jeune promoteur de l'œuvre, M. Julliac, étudiant en droit à Nancy, relève le gant avec une amertume que nous comprenons après un aussi désastreux échec, et nous adresse une longue lettre que nous nous faisons un devoir et un plaisir d'insérer en la faisant suivre des commentaires qu'elle nous paraît devoir comporter.

« Pont-à-Mousson, le 27 décembre 1899.

Monsieur,

J'ai lu régulièrement (je ne dirai pas avec plaisir, loin de là) les numéros de l'Immeuble, se rapportant à l'affaire du monument Fabvier. Jusque ici nous avions décidé de ne pas répondre et de passer sous silence les diverses élocubrations qui nous concernaient, mais aujourd'hui que le comité a donné sa démission, c'est personnellement, à titre privé, que je vous adresse ces quelques lignes. »

Nous sommes très heureux de recevoir ainsi les communications personnelles de M. Julliac. L'Immeuble, qui a la prétention de s'intéresser à tout ce qui est lorrain, lui sait bon gré de sa préférence et lui ouvre volontiers ses colonnes, regrettant une fois de plus, que le Comité, dont M. Julliac est le porte-plume et le porte-paroles autorisé, ait ainsi donné si vite sa démission (à qui l'a-t-il donnée? à l'opinion publique, sans doute, qui a jugé sévèrement cette abdication prématurée.). Le Comité a oublié la parole de l'Écriture: *Violenti rapiunt illud.*

M. Julliac continue:

« Pourriez-vous d'abord me dire, Monsieur, dans toute cette histoire, qui vous soutenez? Tantôt vous êtes contre le conseil municipal, tantôt contre le Comité, tantôt contre les mussipontains, en général. Mais je ne crois pas qu'on fasse preuve d'un esprit bien sérieux en attaquant tout le monde sans défendre personne. »

Mais permettez, Cher Monsieur, c'est vous et votre projet que nous soutenons, c'est la mémoire de Duroc, c'est la statue de Fabvier! Les personnalités nous intéressent fort peu, croyez-le bien, les idées et les principes sont tout pour nous. M. Julliac semble se faire du rôle de la presse une idée bien étrange.

Tantôt il s'imaginer qu'un journal soutient telle ou telle individualité, tantôt il vient dans un bureau de rédaction morigéner des personnages qui ont critiqué une œuvre lorraine, non en elle-même, mais à cause de son emplacement défectueux. Il tombe sous le sens que le rôle de la presse est d'instruire ses lecteurs, de signaler les erreurs, de crier casse-cou, s'il y a lieu, et de prêter sa

puissante publicité pour faire aboutir une entreprise intéressante, comme celle du monument Fabvier.

L'Immeuble, pas plus que ses confrères quotidiens, ne soutient ni n'attaque aucun membre du Comité, aucun mussipontain en particulier; il constate un fait et il donne son avis en toute liberté, au mieux des intérêts généraux. Nous sommes contre le conseil municipal, avec vous, avec M. le baron Fabvier, avec de nombreux mussipontains, avec la presque totalité des lorrains, quand il vote sottement comme il a voté sur votre proposition; nous sommes contre vous quand vous abandonnez la partie, nous sommes contre les mussipontains indifférents qui ne se remuent pas et laissent faire ce que vous déplorez le premier, jeune et ardent promoteur du monument Fabvier.

Nous sommes avec vous quand il s'agit de glorifier Fabvier; nous y étions avant vous; nous y étions en 1875, alors que vous n'étiez pas né, avec l'abbé Mathieu, avec Ory, avec les Charaux, avec l'abbé Hyver, et bien d'autres, quand nous faisons un premier travail sur les gloires mussipontaines; nous y étions avec M. Debidour dans ses deux éloquentes conférences; nous y étions dans la collection de l'Immeuble depuis dix ans et de l'Express de l'Est de 1888 à 1890.

A ces dates diverses, nous avons demandé un monument pour le Libérateur de la Grèce, mais nullement sur la place Duroc, débaptisée d'une façon indigne, suivant le mot du baron Fabvier que vous connaissez.

M. Julliac poursuit:

« En commençant par le premier numéro de l'Immeuble 10 septembre 1899, j'ai été assez étonné de voir la façon cavalière dont vous traitiez le conseil municipal. Le conseil municipal n'avait rien à voir en la matière, et si une décision avait été prise de placer la statue du général Fabvier sur la place Duroc, c'était en dehors dudit Conseil. »

Eh! bien, en voilà une raide! Comment, le Conseil municipal n'avait rien à voir! Mais il avait tout à voir, et la preuve, c'est que c'est sa délibération à une voix de majorité qui a fait crouler tous vos projets.

Il fallait, nous l'avons dit, obtenir tout d'abord son adhésion, lui expliquer vos plans, et lui demander un emplacement. Si cet emplacement vous plaisait, tant mieux, sinon, vous n'aviez qu'à chercher ailleurs. Nous regrettons que ce soit le Comité qui ait ainsi désigné la place Duroc en dehors du conseil.

Le 1^{er} janvier à Nancy (suite)

La matinée du jour de l'an a été ensoleillée et d'une douceur de printemps. — L'après-midi a été moins belle; la soirée fut pluvieuse.

L'animation a été extraordinaire dans les rues et dans les établissements publics.

A notre Salle de dépêches, les dix graphophones Lioret avaient tant d'amateurs qu'on faisait queue, qu'on s'inscrivait à l'avance pour obtenir les tuyaux acoustiques d'un des appareils.

Il pleut. Dans cette salle de restaurant des environs de Nancy transformée en salle de bal, des couples de jeunes gens dansent avec bonheur.

Et du vieux piano étique, éreinté, mais vaillant toujours, sortent des polkas, des mazurkas, des anciennes gavottes.

Du dehors viennent des gens humides, les parapluies « dégoûlèrent », la trace des pieds s'imprime sur le parquet.

Le patron, grand, sec, moustache en bro-

Si cette place doit être décorée quelque jour d'autre chose que d'une pissotière (que le mot ne vous effarouche pas!), il n'y a que la statue du maréchal Duroc qui puisse y être élevée.

Quant à notre façon cavalière, dites-vous; puisque cavalière il y a, nous l'acceptons. Nous n'avons pas l'habitude de prendre des gants avec personne; libres et indépendants de toute coterie, nous jugeons avec une entière franchise les choses et les gens, simplement par amour de la vérité.

M. Julliac continue :

« D'ailleurs cette décision était provisoire, nous n'avions pas de points d'appui, rien pour nous guider et nous voulions léter le terrain, et connaître l'avis de la population. »

Tenez, M. Julliac, ne nous faites pas dire que vous êtes un naïf enfant! Vous avez de l'ardeur, vous le montrez; mais franchement, on n'écrit pas de ces choses-là! Quand on n'a pas de point d'appui, on en trouve à tout prix, ne fût-ce qu'en soi... et l'on marche, et l'on arrive en dépit de tout, et l'on ne commet pas d'impairs comme celui-là!

L'avis de la population! Vous voulez diriger l'opinion, la faire, la pétrir, et vous voulez marcher à sa remorque! L'opinion, mais c'était à vous à la faire et à la dominer!

M. Julliac écrit encore :

« Ne croyez pas, comme vous le prétendez dans votre dernier article, que nous nous sommes rangés à l'avis de l'Immeuble. Nous avons très bien compris les objections de l'Est républicain, qui a polémique d'une façon toute courtoise, et si l'Immeuble avait été le seul journal qui nous fût opposé, nous serions passés outre! »

C'est peu poli pour l'Immeuble et très flateur pour nos aimables confrères de l'Est. Comme l'Immeuble n'a fait qu'emboîter le pas à l'Est, et que nous avons de bonnes raisons de croire que notre ami Pierre Duroc sait à quoi s'en tenir sur la polémique parue dans l'Est, nous acceptons les compliments adressés à notre confrère nancéien, très bien inspiré, on le voit, dans la circonstance, et reflétant les aspirations et les vœux de nombreux et éminents mussipontains que nous pourrions citer à M. Julliac.

Nous ne ferons pas davantage étalage de diverses lettres de M. le baron Fabvier qui, toutes, nous félicitaient de la courageuse campagne entreprise à Nancy contre le ridicule projet mussipontain et contre Duroc, frère d'armes de son glorieux père.

M. Julliac dit toujours :

« L'opinion générale sur le dernier article de l'Immeuble est que le chroniqueur a parlé, parlé, sans s'arrêter, en traitant de tout, sans rien connaître. C'est mon opinion. »

Permettez, jeune homme (vous permettez qu'on vous appelle j-une homme, n'est-ce pas?) le chroniqueur a justement la prétention — et pour cause — de connaître beaucoup de choses sur Pont-à-Mousson, son passé, ses monuments et ses habitants. Dès le début, il a été très heureux de votre projet et il y avait souscrit de grand cœur s'apprenant

à recueillir un peu partout, même en dehors de la Lorraine, de nombreuses souscriptions. Et il est prêt encore à le faire, si, avec lui ou avec d'autres, vous entreprenez de reformer un nouveau comité. Il a pu commettre de petites erreurs de détail, mais ses conversations avec plusieurs mussipontains l'ont amené à dire ce qu'il a dit, sans retirer grand'chose, avouez-le franchement! C'est votre opinion, sans doute; vous filez comme un zèbre, c'est très bien; mais il y a des centaines de mussipontains qui ont formulé une tout autre opinion. Entre eux et vous, permettez qu'il hésite encore avant d'abonder en votre sens et de lâcher prise.

M. Julliac ajoute :

« Passons à la formation du Comité. Vous nous reprochez d'avoir oublié l'évêque de Nancy. Vous parlez sans aucune connaissance de cause. Lorsque l'évêque reçut la visite d'un membre du Comité d'action qui venait le prier d'accepter le titre de membre d'honneur, il fut très étonné qu'on élevât une statue au général Fabvier qui ne connaissait pas, même de nom! Depuis il reçut plusieurs lettres auxquelles il n'a même pas daigné répondre. »

(Dont acte) « Enfin si on n'a pas pris de professeurs du petit séminaire, c'est qu'on a jugé qu'avec Mgr le cardinal Mathieu, le clergé était suffisamment et noblement représenté (le clergé romain peut-être, mais mussipontain et lorrain?) Quant aux professeurs du collège, étant appelés très souvent à d'autres postes, ils ne sont en somme que de passage à Pont-à-Mousson et n'ont qu'un intérêt très relatif à tout ce qui touche les affaires de la ville. »

Quant à ce qui est aimable pour les professeurs du collège, et comme les familles vont s'empresser de confier leurs enfants à des gens « qui sont de passage » et qui ne s'intéressent que très relativement aux affaires de la ville. Il y a tout un monde de stupéfaction devant une pareille assertion! La voilà, la cause du déclin de l'enseignement officiel de l'Etat; on ne nous l'envoie pas dire.

Quant à Mgr Turinaz, nous sommes d'accord; Pierre Duroc aurait trop à dire à ce sujet et pour les mêmes causes; il préfère se taire actuellement: *Tempus dicendi, tempus tacendi*. Il est heureux d'avoir provoqué cet aveu; il n'est donc pas le seul à qui semblable injure ait été faite. Mais encore une fois, silence!

M. Julliac termine ainsi son épître :

« Je termine enfin ma lettre qui, probablement ne vous fera pas plaisir! Mais si, bon jeune homme, très vif plaisir! Mais de cela, je m'en moque comme de l'an quarante (ah! Lavedan, te voilà pris!) Je tenais à vous dire vos vérités (c'est toujours agréable) et il y a longtemps que j'attendais cette occasion (pauvre Roméo qui a si longtemps gémi dans l'attente... mais il fallait venir et nous pourfendre dès le début).

J'ai tenu à vous faire ces remarques par lettre privée, pensant que la campagne est terminée. Si vous décidez qu'il y a lieu à une réponse, j'exigerai l'insertion de cette lettre; c'est mon droit (comment donc, mais avec plaisir, cher Monsieur; l'Immeuble insère toujours la prose de ses concitoyens et lecteurs, surtout quand ils discutent d'une façon aussi intéressante et aussi ardente que vous).

En tout cas, dit M. Julliac, je vous déclare à l'avance que je n'accepterai plus aucune attaque de la part de l'Immeuble!

La valeur et les palmes n'attendent pas le nombre des années, soyez-en bien persuadé.

M. Julliac n'arrête pas :

« Si nous avions borné nos souscriptions à la Lorraine, c'est parce que nous savions très bien qu'elles n'auraient obtenu aucun succès au dehors de cette province. »

Qu'en savez-vous? Mais vous avez tort, et c'est là où vous jetez, comme on dit encore en Lorraine, le manche après la cognée. Nous croyons, au contraire, que votre appel aurait été entendu ailleurs qu'en Lorraine. Pierre Duroc le sait mieux que personne; toutes les statues de Nancy ont reçu ainsi de fortes subventions. Voulez-vous des listes de souscripteurs, des moyens d'avoir de l'argent, on vous en donnera!

M. Julliac écrit toujours :

« Passons à la formation du Comité. Vous nous reprochez d'avoir oublié l'évêque de Nancy. Vous parlez sans aucune connaissance de cause. Lorsque l'évêque reçut la visite d'un membre du Comité d'action qui venait le prier d'accepter le titre de membre d'honneur, il fut très étonné qu'on élevât une statue au général Fabvier qui ne connaissait pas, même de nom! Depuis il reçut plusieurs lettres auxquelles il n'a même pas daigné répondre. »

(Dont acte) « Enfin si on n'a pas pris de professeurs du petit séminaire, c'est qu'on a jugé qu'avec Mgr le cardinal Mathieu, le clergé était suffisamment et noblement représenté (le clergé romain peut-être, mais mussipontain et lorrain?) Quant aux professeurs du collège, étant appelés très souvent à d'autres postes, ils ne sont en somme que de passage à Pont-à-Mousson et n'ont qu'un intérêt très relatif à tout ce qui touche les affaires de la ville. »

Quant à ce qui est aimable pour les professeurs du collège, et comme les familles vont s'empresser de confier leurs enfants à des gens « qui sont de passage » et qui ne s'intéressent que très relativement aux affaires de la ville. Il y a tout un monde de stupéfaction devant une pareille assertion! La voilà, la cause du déclin de l'enseignement officiel de l'Etat; on ne nous l'envoie pas dire.

Quant à Mgr Turinaz, nous sommes d'accord; Pierre Duroc aurait trop à dire à ce sujet et pour les mêmes causes; il préfère se taire actuellement: *Tempus dicendi, tempus tacendi*. Il est heureux d'avoir provoqué cet aveu; il n'est donc pas le seul à qui semblable injure ait été faite. Mais encore une fois, silence!

M. Julliac termine ainsi son épître :

« Je termine enfin ma lettre qui, probablement ne vous fera pas plaisir! Mais si, bon jeune homme, très vif plaisir! Mais de cela, je m'en moque comme de l'an quarante (ah! Lavedan, te voilà pris!) Je tenais à vous dire vos vérités (c'est toujours agréable) et il y a longtemps que j'attendais cette occasion (pauvre Roméo qui a si longtemps gémi dans l'attente... mais il fallait venir et nous pourfendre dès le début).

J'ai tenu à vous faire ces remarques par lettre privée, pensant que la campagne est terminée. Si vous décidez qu'il y a lieu à une réponse, j'exigerai l'insertion de cette lettre; c'est mon droit (comment donc, mais avec plaisir, cher Monsieur; l'Immeuble insère toujours la prose de ses concitoyens et lecteurs, surtout quand ils discutent d'une façon aussi intéressante et aussi ardente que vous).

En tout cas, dit M. Julliac, je vous déclare à l'avance que je n'accepterai plus aucune attaque de la part de l'Immeuble!

C'est bientôt dit, Monsieur Julliac; avez-vous la prétention de museler la presse? Homme public, vous avez été discuté courtoisement; nul n'a touché à votre vie privée et nul n'y songe; personne ne vous a attaqué, ni vous ni les membres de votre Comité. Comme vous n'êtes pas encore dictateur en France ou en Meurthe-et-Moselle, la presse est libre; elle profite de sa liberté pour vous dire, Monsieur, que vous avez tort de vous emballer, qu'il vaut mieux, quand on est jeune surtout, s'attirer la bienveillance des journaux, et recevoir en toute franchise de bons et généreux conseils pour réussir.

Rappelez-vous, Monsieur, la morale de La Fontaine: « En toutes choses, il faut considérer la fin! »

Et, sans rancune, au plaisir de vous revoir un jour à Pont-à-Mousson et devant la statue de bronze du général Fabvier, un héros, celui-là, que vous aimez comme nous et qui ne recula jamais, même devant le vote d'un conseil municipal.

Voilà les étrennes que nous vous souhaitons, à vous et à la ville de Pont-à-Mousson.

L'Immeuble.

P. S. — Notre collaborateur Pierre Duroc dira bientôt ce qu'il conviendrait de faire pour glorifier Duroc et Fabvier.

NANCY

Les grands salons Walter

Le restaurant Walter se cote décidément à Nancy, comme la maison la plus à la mode, celle qui a le plus de chic, celle qui est très *smart*; il ne peut être comparé qu'aux établissements de premier ordre de Paris.

Aussi M. Walter a-t-il voulu dignement fêter la brillante renaissance de l'ancienne maison Baudot, par un magnifique dîner qu'il a offert à son architecte, M. Bourgon, et à tous ceux qui, avec ses plans et sous son habile direction, avaient collaboré à l'œuvre de la création des salons dans une importante annexe réunie à l'historique restaurant Stanislas.

De même que chez Walter tout y est de grand choix comme consommation, de grand art comme cuisine, d'absolue perfection comme service; de même, il a voulu que ses projets, ses travaux, ses décorations et son luxe soient puisés aux premières sources, confiés aux mains les plus habiles, dus aux talents consommés. C'est assez dire qu'à ce dîner de jeudi dernier fut conviée l'élite professionnelle des chantiers et des ateliers de Nancy.

Malheureusement, une maladie grave de son fils aîné a empêché l'architecte Bourgon d'être à l'honneur comme il

avait été à l'œuvre; son absence doublement regrettable a été aussi pénible à l'amphytrion qu'à tous les invités. Mais la sympathie de l'assistance, ses vœux pour le rétablissement du cher petit malade ont été si vifs que certainement ils se réaliseront; déjà une amélioration sensible s'était produite au moment même où nous écrivons. Dieu veuille que ce soit le commencement de la guérison et que notre cher confrère et sa famille soient délivrés de toute appréhension!

La Presse était de la fête; nos confrères quotidiens en ont donné hier un enthousiaste compte-rendu qui n'est que l'expression de la vérité. N'ayant pas leur talent de description, nous leur empruntons leurs articles, qui reflètent bien l'enchantement de cette réunion.

Mais il nous appartient d'envisager le côté professionnel des ouvrages; il nous revient le devoir de citer notamment tous les entrepreneurs, fournisseurs et artistes qui ont concouru à l'édification, à la décoration, à la grandeur des grands salons du restaurant Walter.

Et d'abord insérons les comptes rendus de la presse nancéienne :

Le Progrès de l'Est :

Jeudi soir, Lucullus dînait chez Lucullus... Je veux dire que M. Walter, l'aimable propriétaire du restaurant Stanislas, voulant fêter l'inauguration de ses nouveaux grands salons, avait prié à dîner ses fournisseurs, ses entrepreneurs et ses amis — dont, dans la presse nancéienne, nous sommes naturellement tous.

Je vous laisse à penser le repas que ce fut; d'ailleurs, voyez le menu :

Potage cressonnière. — Orly de soles à la Normande. — Cuisson de marassin à la Saint-Hubert. — Asperges, sauce Hollandaise. — Faisans à la broche flanqués d'alouettes. — Salade. — Suprême de foie gras aux truffes. — Bombe Stanislas. — Dessert.

Vins : Toul en carafon. — Riesling 1893. — Margaux 1884. — Volnay 1891. — Champagne Delbeck, cuvée spéciale R. S. — Café et liqueurs.

Des amis et des fournisseurs au milieu desquels nous nous trouvions, professeurs et journalistes, citons :

MM. Schertzer, Lhiver, Jacquemin, Ruet, Poutot, Lenoir, Righetti, Constant, Alfred, Wolff, Zimmermann, Monier, Janin, Chevry, Welsch, Perrin, Guzzi, Valentin, Bernard, Ducret, Paul Wolff, Peittemengin, Lacombe, Ramel, César, Saumier, Vaudin, Ammann, Jacques-Leclerc, P. Cayotte, Laurent, Laudet, Costé, Aubry, Schertzer fils, Sylvain Metzger, Vautrin, Gauthier, Cordebar, Simon Metzger, Kronberg, Jacques, Marchal, Parmentier, E. Cayotte, Charpentier, Bazin, Bergeret, Florentin, J. Majorelle, etc.

Je cite un peu au hasard, et j'ometts peut-être quelques noms, mais je n'aurais garde d'oublier les aimables MM. Fournier et Long, représentants, le premier de la Brasserie de Tantonville, le second, des Grandes Brasseries Réunies.

Dans le grand salon Louis XV, d'une blancheur quasi virgine, que relèvent l'imminence des glaces, la verdure des arbustes et l'éclat de l'électricité, ce fut, on le croit sans peine, une cordialité sans pareille, qui se traduisit au champagne par des toasts, plus aimables les uns que les autres.

Ce fut d'abord M. Schertzer, conseiller municipal, qui présenta les excuses de M. Bourgon,

l'architecte de cette jolie salle, empêché par la maladie de l'un des siens; et, entre tous, félicita M. Lhiver, le sculpteur très connu, beau-père d'ailleurs de M. Walter.

Ce fut ensuite M. Walter, lui-même, l'acueillant amphytrion, qui, ému, remercia les invités qui sont tous ses amis.

Très amicalement, au nom de tous, M. Lhiver répondit et but, en particulier, à la presse.

M. Hammann porta un toast à M. Walter père, qui quitta l'Alsace avec ses sept fils, dont plusieurs qui étaient là, en uniforme, servent actuellement la France.

Et la série continua par MM. Saumier, Walter père, Goulette — au nom des journaux présents — Jacquemin, Aubry, Constant, Bergeret et Cransac, dont nous applaudîmes la bonne humeur.

Si belle soirée ne pouvait se terminer — le café pris — sans un concert, vite organisé, des plus joyeux, des plus applaudis : Cransac nous chanta, avec la belle voix qu'on lui sait, le *Vin du Rhin*; Robert Costé, dont je vais blesser la modestie peut-être, nous dit, flegmatique et mordant tout à la fois, quelques nouveautés de son répertoire si personnel; et chacun, — MM. Constant, Aubry, etc., — y alla aussi « de la sienne », avec un entrain, qui fait honneur autant à la verve des invités qu'à l'excellence de la cave de notre hôte.

Je me suis sauvé à une heure du matin, tandis que la fête batait son plein et qu'on ne semblait pas, pour la plupart, près de se séparer....

L'Impartial :

Jeudi soir, à minuit et demi, à la sortie du théâtre, des chants joyeux, des éclats de rire et des bans vigoureux s'échappaient des salons de l'aimable M. Walter. Et les nos initiés d'être intrigués de cette gaieté, de cette joie exubérante.

L'inauguration d'une très belle salle Louis XV, vaste, élevée, bien aménagée, splendidement éclairée et décorée de superbes glaces et de magnifiques plantes vertes, construite d'après les dessins de M. Bourgon, architecte, avec le concours des entrepreneurs nancéiens, en était la raison.

Le repas fut gai, comme bien on le pense, et le menu et les vins furent dignes de Walter et de sa réputation. Le dessin de chaque menu était différent et sortait des presses de M. Bergeret. Il représentait des vues de Nancy très belles et prêtées par MM. Dez et Cie. Celles-ci doivent figurer, paraît-il, sur de coquettes bonbonnières faites par cette maison.

Au dessert, M. Schertzer, conseiller municipal, présente les regrets de M. Bourgon, architecte, que la maladie d'un de ses fils a retenu à la maison, et boit à M. Lhiver, beau-père de M. Walter, qui a si bien décoré cette salle.

M. Walter remercie tous les convives d'être venus à cette fête et porte leur santé.

M. Lhiver boit à la presse. M. Saumier boit à la santé de M. Walter et à la réussite de son entreprise, après avoir fait remarquer, aux applaudissements de tous, le patriotisme de M. Walter père, qui, Alsacien, a quitté son pays avec ses sept fils et une fille, pour que ceux-ci restent Français.

M. Jacquemin remercie au nom de la presse. Il fait l'éloge de la superbe salle Louis XV construite par M. Bourgon, et, humoristiquement, se plaint de la concurrence que M. Walter fait aux architectes, en faisant d'aussi beaux menus, en restaurant ainsi non seulement des monuments mais aussi ses convives. Il loue M. Walter d'avoir su revivifier la place Stanislas, qui se mourait avant son arrivée, et d'avoir restauré ainsi le centre artistique de Nancy.

M. Aubry boit à la santé des fournisseurs présents; puis M. Cransac oppose spirituellement la note des artistes à la note des entrepreneurs et entonne, avec le talent qu'on lui connaît, quelques vers en l'honneur des Boers. Après un nouveau toast de M. Jacquemin à